Zeitschrift: Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande

Herausgeber: Glossaire des patois de la Suisse romande

Band: 7 (1908)

Heft: 1-2

Artikel: Mélanges bagnards [1ère partie]

Autor: Gabbud, M. / Gauchat, L.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-239522

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MÉLANGES BAGNARDS¹

--

I. Le genre des noms.

A. RAPPORTS ENTRE LA TERMINAISON ET LE GENRE.

La terminaison d'un substantif trahit plus souvent son genre en patois bagnard qu'en français. Certains sons finaux appartiennent en propre à un seul genre. A l'e muet peu caractéristique du français correspondent -o atone, si le mot est masculin, et -a atone s'il est féminin. Voici quelques exemples choisis au hasard : omo² (l'homme), 2 payo (« le poêle », la chambre d'habitation), e tsānyo (le chêne), ozèrāblo (l'érable), 2 sòkro (le sucre), 2 borgo (le rouet), ordzo (l'orge, toujours masculin); Pyaro (Pierre). Mots en -a: 2 bòta (soulier, botte), 2 farana (la farine), 2 fouïn.na (la fouine), 2 mètra (la maîtresse, celle qui commande), 2 mètrèsa (mot d'emprunt = amante), 2 rœuva (la roue), 2 tséna (la chaîne), etc.

Tous les substantifs terminés par -o sont du genre masculin. Nous ne connaissons point d'exception à cette règle dans tout le vocabulaire bagnard³. Ceux terminés en -a sont ordinairement féminins, sauf une seule exception à nous connue⁴. Le mot bòrsa (bourse, testicules) s'emploie au masculin, sans changer de désinence, dans le sens de « simple d'esprit » ou comme terme d'injure.

a bref et tonique, non précédé d'une mouillure, ne termine

¹ La prononciation indiquée est celle de Lourtier (Valais).

² La chute phonétique de l'1 fait disparaître l'article défini devant les mots commençant par une voyelle.

³ Voir toutesois ce qui est dit de sono à la fin de l'article.

⁴ Les adjectifs présentent les mêmes désinences: masc. -0, fém. -a. Il faut mettre à part les substantifs ou adjectifs féminins en -a, dont il sera question plus loin.

guère que des noms masculins. Il faut excepter brisa ou abrisa (havresac), qui est du féminin malgré son a tonique, et bien que ce soit un composé de sac. Cela s'explique par la déglutination » de l'a initial qui, soudé à l'l, a produit anciennement l'article féminin la et le changement de genre.

Les mots papa et mama, dans leur sens habituel, s'accentuent sur le premier a. Ils sont ordinairement employés au vocatif. On dira ainsi: kə fi to, mama? (que fais-tu, maman?), et également: Y an.mo papa è mama (j'aime papa et maman). Avec cette accentuation, les deux mots ont leur genre naturel. On les rencontre cependant aussi comme mots d'emprunt, accentués sur la finale, et dans ce cas, ils sont tous deux du masculin: on bon papa du vyàu tin (un bon papa du vieux temps), nò fôdray an komona dè bon papa d a bārba blantse (il nous faudrait à la commune, c'est-à-dire pour diriger la commune, de bons papas à barbe blanche); on dzoueno mama (une jeune mère, épouse).

Les mots en -ya (a bref) proviennent de formes latines en -ata, placé après une mouillure, et sont par conséquent du féminin¹. Ils expriment ordinairement une idée de contenu, et sont en partie tirés de verbes dont l'infinitif est en -yè. Tels sont: panérya (contenu d'un panier), tsàudarya (contenu d'une chaudière), pòya (montée), ròlya (averse, du verbe ròlyè, pleuvoir fortement).

 \bar{a} long termine généralement des noms masculins. Mais on rencontre souvent, dans le langage des plus vieux patoisants, un certain nombre de substantifs féminins avec cette terminaison, comme $f\bar{a}$ (fève), $r\bar{a}$ (rave), $p\bar{a}$ (pelle), $tsap\bar{a}$ (chapelle), $s\bar{a}$ (salle), $f c s\bar{a}$, (latin fiscella, moule à sérac), $g\bar{a}$ (ailleurs g a l a (enflure, glande). La voyelle \bar{a} , dans tous ces mots, est le résultat d'une contraction de deux a, après la chute des consonnes intervocaliques v ou l, que le patois moderne tend à rétablir. Ainsi l'on dit aujourd'hui plutôt $r\bar{a}va$, $s\bar{a}la$, sous

¹ Voir -ata sans mouillure plus bas, sous o.

l'influence d'autres dialectes et de la langue littéraire. Cependant les mots plus rares $f\grave{e}s\bar{a}$, $g\bar{a}$, n'ayant pas de correspondance directe en français, se sont conservés tels quels. Le nom de plante $n\grave{e}y\bar{a}$ (litt. nigella, proprement noirâtre, la nielle) a passé au masculin. Quant à $my\bar{a}$, moëlle, il est des deux genres. Serait-ce l'analogie des infinitifs substantifiés en \bar{a} qui en serait cause? Le mot $p\dot{i}ya$, fém., poêle à frire (lat. patella), est développé irrégulièrement. A noter que cervelle ne s'emploie qu'au pluriel: i sarv $\bar{a}\dot{e}$, fém., et que les adjectifs beau, nouveau ne connaissent pas de féminin en \bar{a} ; on dit $b\grave{e}la$, nov $\hat{e}la$.

La terminaison par -è tonique est réservée exclusivement aux substantifs masculins : kay (cahier), bony (beignet), etc.

Sur une liste d'environ cinquante substantifs en -é, nous n'avons trouvé qu'un seul nom féminin vraiment patois. C'est pé (peau, lat. pellis, fém.). Les autres dérivent de mots en -ellum qui sont restés masculins. D'autres mots tels que valé (vallée), épé, kalité, etc., féminins, ont été empruntés au français à une date relativement récente.

La terminaison 2 (atone) n'indique point le genre, mais elle est rare au masculin. Nous possédons comme mots patois: métro (maître), frāro1 (frère), āro (voleur); puis piro (père, emprunté anciennement au français), sans compter une foule de mots d'emprunt, comme titro, etc. A part ceux-là, -2 est une désinence féminine qui a sa raison d'être dans tous les substantifs qui contenaient une mouillure devant l'a final latin: grandzo (grange), tsarouyo (charrue, latin carruca), pălo (paille), motso (mouche), etc.

Trois noms masculins sont terminés par un a tonique; bouq (bassin, auge), frouq (fromage, proprement = fruit), panavouq (papillon).

Les terminaisons ou, \dot{w}^u , \dot{o} s'appliquent exclusivement, nous semble-t-il, à des noms masculins. Ainsi: tsou (chou), bou (bois), varkou (perchette disposée horizontalement au-dessus de la

¹ On entend aussi dire frārė.

crèche des moutons et des chèvres pour les empêcher de se jeter dans celle-ci, tout en leur laissant l'espace nécessaire pour introduire la tête); $b\grave{x}^u$ (étable), $ny\grave{x}^u$ (nœud), $m\acute{e}ry\grave{x}^u$ (miroir), $asy\grave{x}^u$ (étage supérieur des granges et « racards »); $p\grave{o}$ (pot et aussi lèvre), $s\grave{o}k\grave{o}$ (secours), $tsas\grave{o}$ (eau salie, liquide mélangé d'impuretés), $pak\grave{o}$ (boue). Dans tous ces mots, le genre est ou peut être supposé étymologique.

Les autres terminaisons se rencontrent parmi les substantifs des deux genres. Cependant, les noms féminins sont partout très inférieurs en nombre à leurs congénères masculins. Ce n'est que dans les listes de mots en -ô, -i, -ou, -œ que les féminins se présentent en groupes un peu compacts, mais composés très fréquemment d'éléments étrangers au patois et dont l'adoption doit être toute récente. En -ô, nous mentionnons byœutô (beauté), vānètô (vanité), môsānètô (état d'une personne malsaine); bidònò (contenu d'un « bidon »), inxlô (contenu d'un carré de toile), etc. En i, nous avons les nombreux mots en -i, -èri, correspondant aux désinences françaises -ie, -erie¹: martsyandi (marchandise), kayonèri (saleté, cochonnerie), mòtyèri (moquerie); en -on: rayzon (raison), prayzon (prison), etc.; en œ: flœ (emprunté au français, ainsi que de nombreux abstraits en -eur).

B. Mots bagnards n'ayant pas le même genre qu'en français.

Il va sans dire que nous n'admettons pas dans la liste suivante des noms patois qui n'ont qu'un rapport de signification avec des noms français de genre différent. Que le hanneton s'appelle en patois vāra, fém., que darbon², mot masculin, soit le nom patois de la taupe, que nous appelions ona vardzass l'écureuil du dictionnaire français, cela n'a rien à voir ici. Ces mots n'ont entre eux aucun lien étymologique. Il sera question,

¹ Isolément: pi (poix), fém., et ri (racine), fém.

² On a bien voulu tirer darbon, dèrbon, etc., de *talponem, mais c'est une étymologie douteuse.

dans ce qui suit, de vocables patois et français ayant la même origine, et à peu près le même sens.

Voici d'abord des mots appartenant au vieux fond patois qui ont conservé le genre féminin qu'ils avaient en latin: pouizon (poison), sochon (soupçon), mèsondzo (mensonge), domindzo (die dominica, dies considéré comme fém.), kòbla (couple), karayma (carême), krayma (chrème, confirmation), onla (ongle), myèrla (femelle de diverses espèces d'oiseaux; l'espèce merle est appelée mèrlo, masc.), lārzo ou ārzo (mélèze, vis-à-vis de l'it. il larice). Comparez èpana (empan, de l'all. spanne, fém.), et frito, plus rarement frita (faîte, all. firste, comp. le vieux français freste, fém.).

Sont masculins pour la même raison (étymologique): $r\phi dzo$ (horloge), oulo (huile), dèto (lat. debitum, le mot français remonte au pluriel), intso (encre), fri (fraise, représente directement le latin fragum), afiro (affaire, inf. substantifié), $\partial r dzo$ (orge).

La base étymologique explique encore les cas de: frouztz, f. (fruit dans le sens collectif, latin vulgaire *fructa, pluriel neutre, comp. l'italien), sabla, f. (du pluriel neutre sabula), ron.ma (rhume, mot grec neutre en -a). Le mot latin avait une autre désinence que pour le français dans: épya, f. (épi, latin spica, à côté de spicum = fr. épi, m.), $\bar{a}zy\bar{e}rda$, f. (lézard, lat. la certa et la certus), insu, m. (lessive, de lixivu, non lixiva), $p\bar{a}$, m. (paire, de pare, non paria), fromya, f. (lat. formica), narè, m. (narine, autre suffixe), et probablement aussi dans inrulo, m. (rouille, litt. enrouille, donc probablement subst. verbal), $s\dot{e}ya^2$, f. (seigle, comp. l'it. segola), vèrna, f. (verne, aulne), môta, f. (spécialement cidre-moût), $p\dot{e}pya$, f. (pépin). Le marbre se dit $m\bar{a}bro$, mais pour les billes avec lesquelles les enfants s'amusent,

¹ Lavallaz, Essai sur le patois d'Hérémence, cite aussi leira, fém., = lierre. Au val de Bagnes, la plante s'appelle fole de layura, par confusion avec lièure.

² N'est employé que dans les expressions: pan de sèya ou farma de sèya, mais on ne peut avoir de doute sur le genre.

on dit mābra, fém., ce qui peut remonter à un pluriel neutre.

D'un verbe, on peut tirer des substantifs masculins ou féminins. Le mot patois a reçu un genre différent de celui du mot français dans les cas suivants: konta, f. (conte), vouārda, f. (garde, féminin dans tous ses emplois), resta, f. (reste, à Sarreyer, val de Bagnes, on dit resto et le mot est masculin), dota, f. (doute), inpayza, f. (empois), grifyo, m. (griffe, subst. verb.?), tātso (tâche, par ex. dans trālyè a tātso, travailler aux pièces).

Voici quelques cas plus curieux: layura, f. (lièvre), sarpin, f. (serpent), may, f. (miel), so, f. (sel), ri¹, f. (riz)². Cette anomalie se retrouve sur un très grand territoire; rappelons les subst. espagnols la liebre, la sierpe ou serpiente, la miel, la sal. La liste serait beaucoup plus longue, si nous comparions le genre des mots bagnards à celui des mots latins. Les vocables devenus féminins en français (comme en patois): mer, dent, fin, fleur, mots en -eur, etc., devraient également y figurer. Le phénomène s'explique par l'ancienne morphologie romane. Les mots de la 3^e déclinaison offrant le schéma:

SING.		PLUR.	
nom.	ars, f.	nom.	artes
acc.	artem	acc.	artes

comme pons, pontem, pontes, pontes, etc., pouvaient facilement être pris pour des féminins à l'époque où l'article défini n'était pas encore de rigueur. Il est plus rare que des féminins passent au masculin (*le val*, vieux fr. aussi *la val*, comp. notre *Lavaux*). On rencontre même le nom *la Mont maudite* (dans le massif du Mont Blanc).

Nous avons cité plus haut * la bresa (havresac), pris pour un féminin ensuite de la soudure de l'a initial à l'l de l'article.

En empruntant des mots français, il est souvent arrivé qu'on a donné au mot un genre nouveau. C'est le cas de andze, f.

¹ Attiré par ri = radicem?

² L'expression sarvayra, f., pour loup-cervier s'explique probablement par l'existence antérieure du mot *lynx*, féminin.

(ange) 1, santin.ma, f. (centime), sigāra, f. (cigare), tsəfra, f. (chiffre et très souvent problème), éstoma, f. (poitrine, ensuite de l'accentuation de l'o, ce qui donne au mot un aspect féminin); les vocables nommés paraissent être de souche ancienne; en voici de plus récents: ròmatrisz ou ròmatisz, f. 2 (rhumatisme), insandiy, f. (incendie), pètròl, f. (pétrole); mostatso, m. (moustache), idé, m. (idée), danré, m. (denrée), rèkru, m. (recrue, genre naturel), imé, m. (humeur), poutre, m. (poutre, les jeunes le font féminin). Les raisons du changement sont diverses; tantôt le genre est déterminé par la terminaison (andzə, idé, imé, etc.), tantôt le vieux mot patois donne son genre au nouvel arrivant (* $tr\delta$, m. = lat. trabs, influence poutre); mòstatso est plutôt emprunté à l'italien qu'au français, etc. Que penser de tsamanó, m. (litt. cheminée = le foyer et ses alentours)? Et surtout de plataforma, m.? Deux mots féminins à terminaison bien caractéristique qui composent un masculin, c'est une vraie excentricité linguistique.

Il y a enfin un certain nombre de mots à deux genres. Nous allons les passer en revue. L'expression natora (« nature » dans le sens de vulve), est féminin, son doublet français-patois nature est du masculin. On dira è pā d'on krouè nature = il n'est pas d'un mauvais caractère. Ce cas rentre donc plutôt dans le paragraphe précédent. Dyètse (baquet à lait avec une douve prolongée servant d'anse) est féminin pour la plupart des patoisants de Lourtier, tandis qu'une minorité prononce ce mot dyètse et le fait masculin. Il dérive de l'allemand suisse gèbse, féminin. Pour guide nous trouvons plutôt dyido, m., dans le sens de guide de montagnes, et dyida, f., dans celui de « animal domestique qui conduit le troupeau », parce qu'ordinairement ce guide est une femelle; dyida, f. également pour rênes. Le mot français mode, qui est des deux genres, a été reproduit en patois par mondo 3, m., avec l'acception de modération, et par

¹ Quelques jeunes, influencés par l'école, font ce mot masculin.

S'emploie quelquefois avec l'article masculin.

³ Nasalisation par l'm précédent.

monda, f., avec celle de mode, f., manière de vivre. On dira donc: t'ā pā dè mondo, tu ne sais pas te confiner dans de justes mesures, et a monda dè òra, la mode d'aujourd'hui. Le traitement de dzin, gent, est presque identique à celui que prescrivent les grammaires françaises: i pourè dzin, f., i dzin rayzonāblo, m. Les cas cités (sauf dyètsa) s'expliquent probablement par les rapports qui existent entre le patois et la langue littéraire. Les suivants ont leur origine dans le patois même et en sont d'autant plus caractéristiques.

Au mot envie correspondent les formes bagnardes: invay, m. (envie de faire quelque chose), invode, f. (tache naturelle). Ces formes soulèvent un problème phonétique, dont la solution expliquerait peut-être aussi l'anomalie du genre. En tout cas, dans le premier sens, envie s'emploie la plupart du temps sans article et sans qualificatif, toujours au singulier, ce qui peut offusquer le genre; dans le second, le pluriel est fréquent.

Dans cinq autres vocables, le patois indique au moyen du genre des nuances de sens assez subtiles. Nous assistons là à un procédé de différenciation inconnu en français, à notre connaissance, mais qui se retrouve dans d'autres patois romands. Ce sont les mots mó (mal), nin (nuit), fray (froid), tsó (chaud) et sono (sommeil). Mó est masculin avec la valeur de mal, maladie, et féminin dans le sens de douleur. On mô dè tita (un mal de tête), ona mó dè motsanxle (une douleur du diable, litt. *méchance). Nin masculin a le sens de soir (influencé dans son genre par jour, matin), comme féminin il a la signification ordinaire de nuit. Fray et tsó sont du masculin quand ils désignent l'état de la température, et du féminin, si l'on veut exprimer l'incommodité, la souffrance causée par des excès de chaud et de froid. On gró fray = une température rigoureuse, sofri d a tsó è d a fray, souffrir de la chaleur et de la froidure. Sòno, m., c'est l'action de dormir: y é fi on sòno = j'ai fait un somme; au féminin, c'est l'envie de dormir: mè vin ona sono

¹ Sans compter *inviya*, f. pris au français = jalousie.

dè motsan zle = j'ai un besoin pressant de dormir. Il est évident que ce sont les mots faim et soif qui ont causé la formation des variantes féminines de froid, chaud et sommeil 1.

Les conditions que nous venons de décrire sont celles d'un patois conscient et vivace. Dans le langage de jeunes adolescents peu doués, de vieillards à facultés intellectuelles affaiblies, il est aisé de reconnaître un certain degré d'inconstance et d'hésitation au sujet des genres. C'est un symptôme de déchéance. Si nous ne nous trompons, il y aurait chez ces individus une tendance à masculiniser le vocabulaire patois. Cela s'observerait-il ailleurs que chez nous?

M. GABBUD et L. GAUCHAT.

¹ La chòno se retrouve dans la Gruyère, la chaud, la froid en Savoie et à Genève, cf. Bulletin, III, 35.